HISTORIOGRAPHIE DE LA TRADUCTION ET CULTURE-MONDE

Michaël OUSTINOFF[1]

Abstract : The history of the West is to a large extent a history of translation, not only of knowledge (*translatio studii*) but also of power (*translatio imperii*). This paper analyses the centrality of Translation Studies and the issue of untranslatability in the context of contemporary globalization in a growingly dissoccidentalized world from a neo-humboldtian perspective. Since every language is a worldview (*Weltansicht*) in itself, what cannot be translated is just as important as what actually gets translated. The only discipline which may deal specifically with both sides of the issue is Translation Studies and that is why it is key in the context of interdisciplinary research today.

Keywords : Translation studies, untranslatability, cultural history, globalization, worldview

Nous vivons à l'heure de la « culture-monde » qui nous désoriente dans la mesure où, « transcendant les frontières et brouillant les anciennes dichotomies (économie/imaginaire, réel/virtuel, production/représentation, marque/art, culture commerciale/haute culture) », celle-ci étend son empire de manière tentaculaire et « reconfigure le monde que nous vivons et la civilisation qui vient » (Lipovetsky, Serroy, 2008 : 7). Rien désormais n'échappe à son emprise en raison de l'accélération de la mondialisation en cours, à notre époque dite « hypermoderne », caractérisée par une extrême fluidité (Bauman, 2000).

Face à une telle complexification du monde et des transferts culturels qui nous assaillent de toutes parts à l'échelle planétaire, il est logique de se tourner vers les historiens. Or que nous disent-ils ? Que la question de la traduction est pour eux désormais centrale, ce qui, par voie de conséquence, rend incontournable le recours à une discipline récente, puisqu'elle s'est constituée de manière autonome à la fin du XX^{e} siècle, à savoir la traductologie.

[1] Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle / ISCC (CNRS), France, michael.oustinoff@wanadoo.fr

BDD-A5169 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:09 UTC)

C'est là une donnée initiale à prendre en compte mais qui amène à considérer deux autres dimensions, tout aussi essentielles. La première, c'est la question de l'intraduisibilité radicale des langues et ses incidences sur les transferts culturels, au sens néo-humboldtien du terme. La deuxième, c'est l'importance du changement de paradigme à l'œuvre aujourd'hui dans l'appréhension des phénomènes, à l'heure de la mondialisation et de la désoccidentalisation du monde, et du rôle clé joué par la traductologie dans un cadre interdisciplinaire *et* plurilingue. C'est à tout sauf une « fin de l'histoire » (Fukuyama, 1992) à laquelle on assiste en la matière, celle qu'aurait entraînée la généralisation du tout-anglais.

Centralité des *Translation Studies* pour l'histoire culturelle

L'historien britannique Peter Burke n'y va pas par quatre chemins : « La traduction est en réalité centrale pour l'histoire culturelle » (Burke, 2005)[1] (*Translation is actually central to cultural history*). Mais ce n'est pas sans poser des problèmes de frontières disciplinaires. Peter Burke n'élude pas la question, bien au contraire. Après avoir souligné le regain d'intérêt pour la traduction, notamment en raison de l'émergence des *Translation Studies* en tant que nouvelle discipline à part entière (dont la place est bien plus importante dans le monde anglophone qu'en France, soit dit au passage), il en vient à justifier sa position :

> J'entends démontrer que l'histoire mérite qu'on lui accorde une large place au sein des *Translation Studies* tout autant que l'étude de la traduction au regard de l'histoire. (I *should like to argue that history deserves a large place in Translation Studies and that studies of translation deserve a large place in history).*

C'est qu'un historien peut en effet être considéré comme un traducteur assurant le passage entre le passé et le présent, même si c'est avec l'anthropologue que la comparaison semble la plus juste, puisque lui aussi va d'une culture – plutôt que d'une langue – à l'autre. Néanmoins, à l'instar des traducteurs opérant sur des textes,

> les historiens et les anthropologues se doivent de naviguer à l'écart des écueils opposés que représentent l'infidélité à la culture à partir de laquelle ils traduisent et l'inintelligibilité à l'égard de leur public-cible. (*All the same, like the translators of texts, historians and*

[1] Toutes les traductions sont de nous.

BDD-A5169 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:09 UTC)

anthropologists need to steer between the opposition dangers of unfaithfulness to the culture from which they translate and unintelligibility to their target audience).

C'est à l'école de l'anthropologue Edward Evans-Pritchard (1902-1973) que l'on doit le terme de « traduction culturelle » (*cultural translation*), pour décrire les processus en jeu lorsque deux cultures entrent en contact et qu'elles essaient de se comprendre mutuellement. De ce point de vue, il y a continuité en la matière depuis les années 1970 et aujourd'hui, à en juger par les ouvrages cités en référence par Peter Burke, de Thomas Beidelman (dir.), *The Translation of Cultures* (Londres, 1971) à Paula G. Rubel et Abraham Rosman (dir.) *Translating Cultures : Perspectives on Translation and Anthropology* (Oxford, 2003) et bien d'autres encore.

Néanmoins, du point de vue épistémiologique, ce n'est là qu'un premier pas, dont les implications méthodologiques restent limitées. On se tournera par conséquent vers un autre article de Peter Burke, à savoir « *Cultural History as Polyphonic History* », qui date, lui, de 2010. Le titre fait bien sûr allusion aux écrits de Bakhtine :

What is polyphonic history? It might be useful to begin by defining it negatively, in opposition to historical "monody". It is polyglot rather than monoglot, presented as dialogue rather than monologue, and tells multiple stories rather than a single Grand Narrative. One of the great changes in the humanities in the last half-century has been the multiplication of the voices expressed in texts, or to switch from an aural to a visual metaphor, the multiplication of perspectives or points of view, in anthropology, sociology, literature and other disciplines as well as in history. (Burke, 2010).

Ce que l'on peut constater, c'est que Peter Burke se place du point de vue de sa propre discipline, à savoir l'histoire culturelle et, plus précisément encore, de sa spécialité, la période moderne (*Early modern history*). En revanche, il n'hésite pas à *emprunter* les outils théoriques d'autres disciplines, et, en particulier, ceux des *Translation Studies* et même de la traductologie française, puisqu'il cite, à plusieurs reprises, Antoine Berman.

Mais cet emprunt va au-delà d'un simple collage, d'un emprunt extérieur : Peter Burke intègre les concepts et la méthodologie des *Translation Studies* à ses fins propres, qui sont de l'ordre de l'interdisciplinarité interne, pour ainsi dire : ses méthodes d'analyse, dont la dominante est l'histoire, s'enrichissent de nouveaux instruments empruntés ailleurs.

BDD-A5169 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:09 UTC)

Pour l'exprimer autrement, Peter Burke n'est pas un traductologue qui fait de l'histoire quand il utilise la traductologie : dans son propre champ disciplinaire, c'est l'histoire qui est centrale, et la traductologie qui est périphérique, tout comme les autres disciplines qu'il cite et auxquelles il fait au besoin appel, comme l'anthropologie ou la sociologie.

On ne saurait le lui reprocher. Néanmoins, dans un tel cadre, qu'on nous pardonne l'oxymore, les *Translation Studies* jouissent d'une « centralité périphérique » dont nous ne saurions nous satisfaire. C'est donc à nous que revient la tâche de faire en sorte que la traductologie dispose, par contraste, d'une « centralité centrale », formulation qui tient moins du pléonasme qu'on ne pourrait le penser de prime abord.

En effet, pour qu'une discipline émergente gagne droit de cité, il ne suffit pas qu'elle se définisse ou qu'elle soit reconnue en tant que telle. Encore faut-il qu'elle se dote d'une méthodologie et d'un objet qui lui soient, certes, propres, mais également qu'elle puisse être considérée véritablement comme l'égale des autres (et l'on se rappelle *Animal Farm* d'Orwell, où tous les animaux sont égaux entre eux, à la différence que certains étaient plus égaux que d'autres….) voire comme « incontournable » dans la résolution de certains problèmes – non pas mineurs, mais majeurs.

Il ne suffit donc pas que l'on se trouve en présence d'une discipline, dûment constituée (Thomson-Klein, 1996). Il s'agit là, bien sûr, d'une question de *reconnaissance* institutionnelle, à analyser en termes sociologiques ou historiques. On a déjà évoqué la différence de statut existant entre les *Translation Studies* dans le monde anglophone et la traductologie en France, et l'on pourrait passer en revue les différents contextes nationaux : dans le monde francophone, par exemple, il faudrait prendre en compte le cas de la Suisse ou du Canada etc.

Pour intéressante que soit la question, ce n'est pas sur ce plan que l'on se situera, mais sur un autre, dont on conviendra aisément qu'il est plus fondamental encore : celui de l'épistémologie.

Dès lors, la question est la suivante : en quoi la traduction et la traductologie peuvent-elles fournir un apport à la fois indispensable et qu'elles sont seules en mesure de le faire en raison même de leur objet ? On l'aura deviné, cette spécificité, aussi bien pratique que théorique, c'est la prise en compte de l'*intraduisibilité* radicale à laquelle toute traduction se confronte, quelle que soit l'époque considérée.

Transferts culturels et historicité de l'intraduisible

Peter Burke a cette formule frappante: « *Translation is a kind of litmus paper that makes the process of cultural transfer visible* »

BDD-A5169 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:09 UTC)

(Burke, 2005:4)[1]. Elle nous frappe aujourd'hui par sa justesse. Si l'on déplace le curseur du temps pour nous reporter à d'autres époques, il en va tout autrement.

Comme le signale le *Vocabulaire européen des philophies. Dictionnaire des intraduisibles* (Cassin, 2004), la Grèce de l'Age classique - creuset de la culture occidentale - n'avait pas de nom correspondant au mot « traduire ». Il n'y avait aucune place pour la traduction, car seule n'avait de sens à leurs yeux qu'une seule langue et qu'une seule culture : la leur. La phrase de Peter Burke n'aurait pour eux par conséquent aucun sens.

On ne s'étonnera donc pas que l'on ne trouve aucune trace de la moindre traduction dans la Grèce antique : il faut attendre l'époque héllénistique, et la traduction de la Septante en grec par la communauté juive d'Alexandrie au III^{e} siècle avant Jésus-Christ pour que le mot – et sa pratique – apparaissent.

A l'inverse, la traduction est au cœur de la culture de l'Empire romain, qui a emprunté massivement à la Grèce dans tous les domaines, et les premiers textes du monde occidental à s'interroger sur la meilleure manière de traduire portent sur la façon dont il convient de rendre les auteurs grecs en latin. C'est ainsi qu'il faut comprendre Cicéron lorsqu'il déclare dans son *Libellus de optimo genere oratorum* (46 av. J.-C.) :

> « Je ne les ai pas rendu[e]s en simple traducteur (*ut interpres*), mais en orateur (*ut orator*) respectant leurs phrases, avec les figures de mots ou de pensées, usant quelquefois de termes adaptés à nos habitudes latines »[2].

Il ne traduit pas mot à mot (« *verbum pro verbo* »), distinction que reprendra saint Jérôme dans *De optimo genere interpretandi* (395 ap. J.-C.) :

> « Oui, quant à moi, non seulement je le confesse, mais je le professe sans gêne tout haut : quand je traduis les Grecs – sauf dans les Saintes Écritures où l'ordre des mots est aussi un mystère –, ce n'est pas un mot par un mot, mais une idée par une idée que j'exprime. »[3].

---

[1] « La traduction est une sorte de papier tournesol qui rend visible le processus du transfert culturel. »

[2] Trad. Henri Bornecque, dans Inês Oseki-Dépré, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 19.

[3] Trad. Henri Bornecque, citée dans Inês Oseki-Dépré, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 19.

BDD-A5169 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:09 UTC)

Ces faits sont connus, et l'on en déduit généralement l'opposition entre la « lettre » et l'« esprit », les deux étant indissociablement liées dans l'original, qui prime sur tout le reste. C'est pourquoi saint Jérôme préconisait d'aller à la « source » (*ad fontes*) de la *hebraica veritas* et non de passer par la Septante grecque. En réalité, loin de constituer des distinctions universelles ou absolues, ces conceptions sont des constructions historiques. On a tendance, d'ailleurs, à simplifier la question. On sait peu que saint Augustin avait une vision diamétralement opposée à celle de saint Jérôme :

> Contemporain et correspondant de Jérôme, Augustin rejette la règle de l'hebraica veritas. Pour lui, le texte grec des Septante est « inspiré par l'Esprit saint » : c'est la meilleure version qui soit. Ce qui signifie que, si vérité originelle il y a, c'est en elle qu'elle se trouve. Cette Bible grecque a vraiment annoncé le Christ (par exemple, en introduisant l'adjectif parthenos […], « vierge », pour traduire le mot hébreu signifiant « jeune femme », à propos de la mère de l'Emmanuel, en Isaïe, 7, 14), et l'Église a faite sienne cette traduction. Augustin croyait au progrès de l'humanité dans l'histoire, que le Christ, dernière étape, ne fait qu' « achever »[1].

Comme le signale Roman Jakobson dans un ouvrage fondamental pour la traductologie (Jakobson, 1985) mais méconnu en dehors des slavisants, la théorie de la traduction s'appuie sur la tradition de saint Jérôme, c'est-à-dire celle de l'Empire romain d'Occident en ignorant l'héritage de l'Empire d'Orient, à savoir la tradition byzantine et orthodoxe. Bien avant la traduction de la Bible par Luther et celle de l'*Authorized Version* anglaise, Cyrille et Méthode traduisent au IX^{e} siècle la Bible en vieux slave, alors que seules trois langues (l'hébreu, le latin et le grec) étaient tenues pour sacrées, car figurant sur la croix du Christ : *tres sunt autem linguae sacrae, his enim tribus linguis super crucem Domini a Pilato fuit causa eius scripta*[2]. Aux « trilingues », Cyrille (appelé aussi Constantin le Philosophe) oppose le don des langues de la Pentecôte et Marc 16 :17 où il est dit que ceux qui ont cru au Christ « chasseront les démons » et « parleront de nouvelles langues ». De plus, prolongeant la réflexion augustinienne, il rappelle que l'hébreu, le grec ou le latin précèdent la venue du Christ, d'où leur relative impureté par rapport aux langues apparues plus tard. C'est là, on le voit, un renversement de perspective majeur.

[1] Clara Auvray-Assayas *et al.*, entrée « Traduire », *Vocabulaire européen des philosophies, op. cit.*, p. 1312.

[2] Citation d'Isidore de Séville (v. 560-636).

BDD-A5169 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:09 UTC)

Les deux points de vue sont, en réalité, complémentaires. En prenant comme référence absolue l'original, une traduction ne saurait, au mieux, que chercher à l'égaler. Tout texte est alors, par définition, intraduisible. Si, au contraire, c'est la traduction qui sert de référence, en tant qu'aboutissement d'un processus dont l'original n'est qu'un moment, la traduction est en mesure de surpasser l'original. Aucun texte n'est alors intraduisible. Comment concilier ces deux versants, apparemment irréductibles, l'un à l'autre ? Barbara Cassin nous en fournit la clé :

> Parler d'*intraduisibles* n'implique nullement que les termes en question, ou les expressions, les tours syntaxiques et grammaticaux, ne soient pas traduits et ne puissent pas l'être - l'intraduisible, c'est plutôt ce qu'on ne cesse pas de (ne pas) traduire[1].

Traduire l'équivalent de « jeune fille » en hébreu par *parthenos* en grec, c'est, hors contexte, une erreur de traduction élémentaire, pour ne pas dire une bévue d'écolier : la *lettre* de l'original a été manifestement trahie. Si, à l'inverse, on se place sur le plan de l'exégèse ou de la théologie, comme le fait saint Augustin, l'inanité de s'en tenir à cette explication crève, littéralement, les yeux.

En cela, plus généralement, saint Auguste anticipe la conception des Romantiques allemands en la matière sur le plan profane : comme l'a si bien montré Antoine Berman (Berman, 1984), la traduction est pour eux une « potentialisation » de l'original, ou un « élargissement » (*Erweiterung*) pour parler comme Wilhelm von Humboldt, qui voyait dans la langue, non pas une structure figée, un *ergon*, mot grec qu'il rendait par *Werk* (anglais *work*, français œuvre/ouvrage) mais au contraire une *energeia*, qu'il rendait par « activité » (*Thätigkeit*). Renversant la perspective héritée en Occident du monde gréco-romain, la langue n'est pas qu'un simple instrument au service du concept ou de l'idée : elle informe la pensée, et c'est en ce sens qu'il faut comprendre la conception humboldtienne de la langue en tant que « vision du monde » (*Weltansicht*).

On en tirera deux conséquences. La première, c'est que la notion de traduisibilité ou d'intraduisibilité est incompréhensible en dehors de sa dimension historique. La deuxième, c'est qu'il est impossible de séparer la traduction de la question de la langue, comme l'exprime élégamment Edward Sapir :

[1] Barbara Cassin, Présentation, *Vocabulaire européen des philosophies, op. cit.,* p. xvii.

BDD-A5169 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:09 UTC)

« *The literature fashioned out of the form and substance of a language has the color and texture of its matrix.* »[1]

Désoccidentalisation du monde et imaginaire des langues

La parution du premier volume de l'*Histoire des traductions en langue française*, consacrée au XIX[e] siècle est le reflet des avancées de la traductologie contemporaine, comme on peut s'en apercevoir dans ce passage de l'Avant-propos par Yves Chevrel et Jean-Yves Masson :

> Or la traduction est, par essence, un objet historique. Comme l'œuvre « originale », mais plus encore qu'elle, elle est datée. La succession des traductions d'une même œuvre dans le temps forme une histoire qui mérite d'être écrite : une traduction nouvelle ne remplace pas l'ancienne, mais vient s'y ajouter. (Chevrel, D'Hulst, Lombez, 2012 : 11).

Ce n'est pas enfoncer une porte ouverte que le dire : c'est la première fois qu'un ouvrage est consacré à la question en France dans cette optique à cette échelle.

En effet, si l'on considère que seule compte l'œuvre originale et que toutes les traductions sont secondaires par rapport à elle, faire l'historiographie des traductions passées, présentes et à venir n'a aucune importance. A l'intemporalité des chefs-d'œuvre de la littérature répond le rejet de leurs traductions hors du champ de l'histoire.

Cette vision ahistorique est aujourd'hui remise en cause :

> Chaque traduction est le témoignage de la manière dont une époque perçoit une œuvre : nécessairement, la traduction appelle tôt ou tard la retraduction, la correction, voire la polémique par laquelle le nouveau traducteur justifie sa tentative en critiquant celles de ses prédécesseurs. Le traducteur, lui aussi, est un auteur : un auteur second ou, en quelque sorte, un « réécrivain » » (*ibid.*). L'inclusion de la traduction dans l'histoire entraîne qu'on lui accorde le statut de version à part entière de l'œuvre dont elle dérive, ce qui implique également qu'on réévalue le rôle du traducteur, généralement condamné à l'invisibilité (Venuti, 1995).

La langue aussi est à reconsidérer à cette aune :

> L'histoire de la langue elle-même a presque toujours été écrite en ne prenant en compte que des œuvres < originales >. Or, une langue se

[1] Cité par Roman Jakobson, *op. cit.*, p. 64. « La littérature façonnée par la forme et la substance d'une langue a la couleur et la texture de sa matrice ».

BDD-A5169 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:09 UTC)

construit – telle est notre conviction – par sa capacité à accueillir les pensées étrangères. (Chevrel, D'Hulst, Lombez, 2012 : 10).

Les langues sont parfois, comme dans le cas du grec classique, isolées les unes des autres, mais c'est loin d'être toujours vrai. Dans le cas du roumain, par exemple, l'influence des langues slaves est manifeste, comme on sait, et notamment du slavon :

> Le slavon, la variété d'ancien slave utilisée comme langue liturgique par l'Église orthodoxe, a été introduit au 10e s. en Roumanie, et il y a joué le rôle d'une langue de culture jusqu'au milieu du 17e s. L'accès à la scripturalité du roumain même est passé par ce canal : des premiers textes en langue vernaculaire (16e s.) jusqu'au 19e s., le roumain s'est toujours écrit en caractères cyrilliques. On peut dire sans exagération que le slavon a rempli pour le roumain le rôle que le latin a joué pour la constitution des langues romanes d'Europe occidentale, et cela notamment dans l'élaboration du vocabulaire abstrait (Buchi, 2003 : 1627-1638).

Mais c'est plutôt ici sur le mode des poupées gigognes que les langues s'emboîtent les unes aux autres, car le slavon a lui-même été forgé sur le modèle d'une autre langue : comme le démontre Roman Jakobson, c'est une traduction « calquée à la vitre » (pour reprendre l'expression de Chateaubriand à l'égard de sa traduction de Milton) que Cyrille et Méthode ont produite à partir de textes en grec.

L'empreinte laissée par cette langue est si forte qu'elle n'a pas épargné la tradition latine, quand il s'est agi de la traduire en russe :

> un grand nombre des termes latins ont été hellénisés, les noms propres latins ont été régulièrement remodelés selon les normes grecques, certains procédés stylistiques byzantins ont été introduits en contrebande, et parfois même ce sont des extraits en grec que l'on a insérés (Jakobson, 1985 : 50)[1].

L'imbrication des langues ne s'arrête pas là : à son tour, la Septante porte des traces de l'original hébraïque, c'est-à-dire de la langue considérée par saint Jérôme comme *matrix omnium linguarum*, au point de lui valoir des critiques :

> Un large discrédit a longtemps affecté la LXX [Septante] comme œuvre littéraire : elle n'est qu'une traduction, utilisant trop de tours

[1] « many of the Latin terms were Hellenized, Latin proper names were regularly remodeled in the Greek manner, certain Byzantine stylistic devices were smuggled in, and at times even Greek excerpts were inserted ».

BDD-A5169 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:09 UTC)

étrangers à la langue grecque (les littéralismes) pour qu'on lui reconnaisse une valeur littéraire (Dorval, 1994 : 259).

Il n'est donc pas rare que les langues s'emboîtent ainsi les unes aux autres, que ce soit sur le plan conceptuel, littéraire, culturel, voire politique tout au long de l'histoire. C'est pourquoi, dans l'*Histoire des traductions en langue française* (*op. cit*.), il n'y a pas que la littérature qui soit traitée, mais également la philosophie, les textes juridiques, les textes religieux (qui sont souvent des monuments littéraires, à commencer par la Bible (Frye, 1981), sans parler des autres religions).

A cet égard, on n'oubliera pas de signaler que la civilisation occidentale se confond, dans une très large mesure, avec l'histoire des traductions : retirez l'héritage grec et hébraïque, transmis ensuite à Rome et à Byzance, pour ensuite essaimer dans l'Empire d'Occident et d'Orient - ce que l'on appelait au Moyen-Age *translatio studii* (transfert du savoir) - et que reste-t-il ? Or cette « translation » s'accompagnait d'une autre, la *translatio imperii*, celle du pouvoir. Certes, les « mouvements de traduction » sont plus ou moins importants selon les époques, mais il se trouve que nous sommes à l'heure de la mondialisation et de la désoccidentalisation du monde (El Karoui, 2011), ce qui n'est pas sans incidences majeures, comme le montre Edouard Glissant :

> Je pense que dans l'Europe du XVIII^{e} et du XIX^{e} siècle, même quand un écrivain français connaissait la langue anglaise ou la langue italienne ou la langue allemande, il n'en tenait pas compte dans son écriture. Les écritures étaient monolingues. Aujourd'hui, même quand un écrivain ne connaît aucune autre langue, il tient compte, qu'il le sache ou non, de l'existence de ces langues autour de lui dans son processus d'écriture. On ne peut plus écrire une langue de manière monolingue. On est obligé de tenir compte des imaginaires des langues. (Glissant, 1996 : 91).

Comment faire, lorsque l'on ne connaît qu'une seule langue ? La réponse s'impose d'elle-même : par l'intermédiaire de la traduction, dont le rôle aujourd'hui est donc bel et bien central.

Conclusion

La dernière leçon d'un manuel d'apprentissage du roumain se termine opportunément par une réflexion profonde d'Eminescu :

> *Această parte netraductibilă a unei limbi formează adevărata ei zestre de la moşi-strămoşi, pe când partea traductibilă este comoara*

BDD-A5169 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:09 UTC)

gândirii omeneşte în genere. (« Cette partie intraduisible d'une langue constitue la véritable dot de ses ancestres, tandis que la partie traduisible représente le trésor de la pensée humaine en général ») (Pop, 2003 : 252),

suivie d'une analyse de Constantin Noica, extraite de *Creaţie şi frumos în rostirea românească* (« création et beauté dans le parler roumain »).

En réalité, ces deux parties ne sont pas étanches : c'est justement le rôle de la traduction de faire communiquer entre eux les « imaginaires des langues » chers à Edouard Glissant. Même les mots en apparence les plus courants, voire les plus universels, tels que « Etat », par exemple, sont à la fois traduisibles et intraduisibles. En roumain, c'est *stat* ; en anglais, *state* ; en allemand, *Staat*. Tous ces mots ont la même étymologie, en l'occurrence latine. Pourtant, ils ne disent pas la même chose, car la conception de l'Etat n'est pas la même selon la langue, le pays et la culture (notamment politique) considérée. Quant à l'équivalent russe *gosudarstvo*, il se construit sur *gosudar'*, qui signifie « souverain », ce qui en dit long sur le rôle de l'Etat pour la Russie.

Les langues sont, en tous points et en chaque mot, à la fois traduisibles *et* intraduisibles. A l'heure de la mondialisation, c'est une question cruciale, car il ne suffit pas de traduire (Oustinoff, 2011) : encore faut-il comprendre ce qui se cache derrière des équivalences telles que *Etat = stat = state = Staat = gosurdarstvo*, etc. La traductologie est, à cet égard, par définition la discipline par excellence, car c'est un objet d'étude qui lui est spécifique.

Il est temps qu'elle prenne pleinement conscience de ce rôle fondamental et que l'on le lui reconnaisse dans le concert des autres disciplines, au moment où la question des transferts culturels se pose en termes inédits à l'échelle planétaire.

Bibliographie :

BAUMAN, Zygmunt (2000) : *Liquid Modernity,* Cambridge, Polity.

BERMAN, Antoine (1984) : *L'Epreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique,* Paris, Gallimard.

BUCHI, Eva (2003) : « Contacts linguistiques : langues slaves et langues romanes / Sprachkontakte : Slavisch und Romanisch » *in* ERNST, Gehrard *et al.* (dir.) *Romanische Sprachgeschichte : ein internationales Handbuch zur Geschichte der Romanischen Sprachen*.

BDD-A5169 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:09 UTC)

Histoire linguistique de la Romania : manuel international d'histoire linguistique de la Romania, Berlin New York, Walter de Gruyter.

BURKE, Peter (2010) : « Cultural History as Polyphonic History », Arbor, CLXXXVI, 743, mai-juin 2010.

BURKE, Peter, (2005) : « Lost (and Found) in Translation: A Cultural History of Translators and Translating in Early Modern Europe », NIAS, Wassenaar (Pays-Bas).

CASSIN, Barbara (dir.) (2004) : *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Le Robert/Le Seuil.

CHEVREL, Yves, D'HULST, Lieven et LOMBEZ, Christine (dir.) (2012) : *Histoire des traductions en langue française. XIXe siècle. 1815-1914*, Lonrai, Verdier.

DORIVAL, Gilles *et al.* (1994) : *La Bible grecque des Septante. Du judaïsme hellénistique au christianisme ancien*, Paris, Éditions du CERF / Éditions du CNRS.

EL KAROUI, Hakim (2011) : *Réinventer l'Occident. Essai sur une crise économique et culturelle*, Paris, Flammarion.

FRYE, Northorp (1981) : *The Great Code. The Bible and Literature*, New York, Harcourt.

FUKUYAMA, Francis (1992) : *The End of History and the Last Man*, New York, Free Press.

GLISSANT, Edouard (1996) : *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard.

JAKOBSON, Roman (1985) : *Selected Writings: Early Slavic Paths and Crossroads*. Volume VI, Berlin/New York, Mouton de Gruyter.

LIPOVETSKY, Gilles, SERROY (2008) : Jean, *La Culture-monde. Réponse à une société désorientée*, Paris, Odile Jacob.

OSEKI-DEPRE, Inês (1999) : *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin.

OUSTINOFF, Michaël (2011) : *Traduire et communiquer à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Editions.

POP, Liana (2003) : *Româna cu sau fără profesor*, Cluj, Echinox.

THOMSON-KLEIN, Julie (1996) : *Crossing Boundaries. Knowledge, Disciplinarities, Interdisciplinarities*, University Press of Virginia, Charlottesville (USA).

VENUTI, Lawrence (1995) : *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, Londres, Routledge.

BDD-A5169 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:09 UTC)